

Iannis Boutaris et les fantômes de Salonique

Pierre Sintès et Olivier Givre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/672>

DOI : 10.4000/elh.672

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 8 octobre 2015

Pagination : 215-222

ISBN : 978-2-271-08822-2

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Pierre Sintès et Olivier Givre, « Iannis Boutaris et les fantômes de Salonique », *Écrire l'histoire* [En ligne], 15 | 2015, mis en ligne le 08 octobre 2018, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/672> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.672>

Iannis Boutaris et les fantômes de Salonique

Ces dernières années, les informations qui arrivent de Grèce relatent le plus souvent les remous sociaux et politiques provoqués par la crise économique qui dévaste le pays depuis 2010. Dans le même temps, des transformations nombreuses mais moins médiatisées s'y sont aussi produites, consistant en des inflexions des usages publics du passé déjà à l'œuvre depuis la décennie précédente (Sintès 2013). À ce titre, les relectures promues par le parti néonazi Aube dorée ont été les plus visibles, avec la tentative de ce parti pour réhabiliter publiquement des pans entiers de l'histoire du mouvement autoritaire en Grèce, des bataillons de sécurité de la Seconde Guerre mondiale à la sombre période de la dictature des colonels (Dalakoglou 2012 ; Ellinas 2013). D'autres font néanmoins leur chemin dans un registre radicalement différent, voire explicitement opposé à ces poussées extrémistes, à l'instar des positions que défend l'actuel maire de Thessalonique Iannis Boutaris sur le passé multiculturel de la métropole du nord de la Grèce (Mazower

2012). Le parcours et les options politiques de ce *self-made man*¹, aujourd'hui l'une des personnalités les plus en vue du paysage politique grec, illustrent les enjeux de tels usages publics du passé au regard des mutations actuelles du pays. Élu en 2010 sur une liste indépendante², celui que certains désignent comme un ovni politique en raison de sa trajectoire hétérodoxe³ s'est tout d'abord rendu célèbre comme réformateur de premier plan en imposant pour la première fois un audit complet des finances de sa ville. Cette analyse stricte des comptes publics lui aurait permis de faire face à la réduction drastique des budgets municipaux due à la crise, et dans le même temps de se démarquer radicalement des pratiques de corruption qu'il dénonçait avant son élection. Mais c'est notamment en matière de politique culturelle que la vision de Boutaris s'est imposée à rebours des discours habituels dans une ville traditionnellement conservatrice en la matière, qu'il s'agisse de la « question macédonienne » ou de la reconnaissance de son passé éminemment multiculturel.

Jouant de son image de non-professionnel de la politique, rompant avec un héritage politique régional fréquemment ancré à droite, Iannis Boutaris n'a en effet pas hésité à se distinguer de ses prédécesseurs par la promotion d'un discours iconoclaste, soulignant la diversité historique de la société salonicienne autant que les multiples zones d'ombre qui entourent l'histoire de la ville au cours du siècle dernier. Pourtant relativement bien connue des spécialistes, la réalité multiculturelle (et fort «balkanique») de Thessalonique, et son bouleversement radical au fil du xx^e siècle, restait jusque-là une sorte de tabou dans les discours des responsables politiques régionaux et nationaux, qui se gardaient bien de questionner le récit convenu d'une ville principalement présentée comme «byzantine» puis «grecque». Un tabou auquel le maire «non conformiste⁴» de la seconde ville du pays n'hésite pas à s'opposer frontalement, au risque de s'attirer les foudres d'une partie de l'opinion publique, notamment de ses franges les plus radicales, par exemple lors de sa visite officielle à Skopje, capitale de la République de Macédoine, en décembre 2013, qui demeure l'un de ses principaux coups d'éclat.

Intrigant, provoquant, puis soulevant de réels espoirs pour tous les gens lassés de la mainmise et du conformisme de l'élite politique locale, Boutaris a cependant su proposer, au fil d'initiatives et d'interventions parfois fracassantes, une nouvelle vision culturelle de la Thessalonique (sinon de la Grèce, voire des Balkans) d'aujourd'hui. Il suffit ainsi d'examiner ses déclarations, lors de l'inauguration, le 9 novembre 2014, d'un monument commémoratif sur les lieux de l'ancien cimetière juif de la ville. Cette allocution constitue pour beaucoup d'observateurs une véri-

table rupture dans le discours autorisé sur le passé salonicien. Rappelant le terrible sort réservé aux Juifs par les armées d'occupation, le maire a également évoqué leurs relations délicates au cours de cette période avec des autorités municipales parfois collaborationnistes ainsi qu'avec certains de leurs concitoyens grecs.

S'il ne nous est pas possible de ressentir la peine de nos concitoyens juifs, nous pensons qu'ils ne peuvent pas non plus imaginer notre honte. La ville de Thessalonique commence à peine à briser le silence... un silence honteux concernant ce qu'il s'y est passé : collaboration, pillage et délation.⁵

Donnant ici un exemple éloquent de ses lectures de l'histoire de la ville, Boutaris va encore plus loin en évoquant la situation d'après-guerre, abordant ainsi directement la gestion de la mémoire et des silences du passé. Outre la condamnation de la mise à disposition servile des employés municipaux au moment de la destruction du cimetière juif, en 1942, il a aussi

exprimé [s]a honte pour le responsable des autorités archéologiques qui a manifesté sa «surprise» en 1946, alors que la communauté juive se plaignait de l'utilisation des pierres tombales pour la reconstruction de l'église de Saint-Dimitri, ainsi que pour les autorités municipales qui avaient décidé de construire à cet endroit un campus universitaire, à côté, mais aussi à l'emplacement même de ces pierres tombales brisées, sans même y ériger une plaque commémorative.⁶

La question de cet immense cimetière renvoie également aux relations

tendues entre les autorités de la ville et la communauté juive dans l'entre-deux-guerres. Son extension colossale⁷ constituait en effet une rupture paysagère forte, traversant de part en part un ensemble urbain en forte recomposition. Son emplacement en faisait un lieu de convoitise pour la municipalité, qui depuis le grand incendie de 1917 tentait de le convertir en parc public, arguant de la diminution notable du nombre des Juifs après le rattachement de la ville au nouvel État grec en 1912. Sa destruction en 1942 aurait donc pris place dans une suite d'événements et de tensions conduisant petit à petit à l'érosion de la visibilité de la communauté juive à Thessalonique⁸. En rappelant implicitement cet enchaînement de faits, et en liant les événements de la guerre à la période précédente, Iannis Boutaris accrédite publiquement les travaux des historiens qui tendent à prouver que la destruction du cimetière juif a été effectuée en bonne intelligence avec l'administration municipale (Mazower 2004: 426-428).

Un tel récit éclaire d'une lumière crue la question de la visibilité de la mémoire juive (ou plutôt de son invisibilité) dans les années suivant la déportation (Lewkowicz 2000), dont le maire se démarque aujourd'hui de la plus manifeste des manières:

Nous reconnaissons ainsi que la perte des 56 000 juifs saloniciens est une perte pour nous tous, chrétiens, juifs, musulmans, athées et agnostiques. C'est une perte pour tous ceux qui ont vécu et qui vivront ici, car l'Holocauste n'a pas seulement marqué le passé de notre ville, il a aussi fait pire: il lui a volé son futur.⁹

En présentant de la sorte la disparition des Juifs de Salonique, Boutaris imprime son positionnement politique local sur l'histoire de la ville:

C'est pour cela que cette perte est la nôtre. La mémoire de l'Holocauste ne concerne pas uniquement la communauté juive. Elle nous concerne tous, en tant que Saloniciens, Grecs et Européens. Elle restaure nos liens avec une ville, mais elle en soutient aussi l'humanité.¹⁰

Procédant d'une même logique, et en relation avec l'activité soutenue du maire contre la montée de l'extrême droite¹¹, la municipalité promeut depuis mars 2013 une manifestation annuelle, intitulée «Thessalonique-Auschwitz, plus jamais ça» (ill. 1), donnant lieu à des rencontres, des débats, et se terminant par une marche symbolique de la place principale de la ville vers l'ancienne gare, d'où 48 000 Juifs ont été déportés vers Auschwitz et Bergen-Belsen en 1943. C'est à cette occasion que le maire s'était déjà exprimé en mars 2014 à l'Institut français:

Nous sommes disposés à instituer cette commémoration afin de déranger, de troubler la torpeur de la ville et de la société à ce sujet, pour que nous soyons certains de ne plus revivre de tels moments [...]. Quoi que nous ayons fait, quoi que nous fassions, la dette de cette ville envers l'élément le plus ancien de sa population restera à jamais impayée. Mais ce n'est qu'avec des actes et des témoignages que le «plus jamais ça» pourra atteindre ses objectifs. Cela sera notre contribution et notre devoir de mémoire.¹²



ill. 1 : Affiches de la manifestation « Thessalonique-Auschwitz, plus jamais ça »

À ces deux occasions, la question de la mémoire juive a été pour le maire l'un des moyens d'affirmer la pluralité de la société de la ville. Le devoir de mémoire à l'égard de cette communauté minoritaire s'inscrit ainsi dans un projet plus vaste prenant ses distances avec le récit convenu qui présente la fondation de l'État grec moderne en 1830, mais aussi le rattachement de Thessalonique en 1912 après la première guerre balkanique, en relation avec la primauté de l'hellénité orthodoxe (Dépret 2009). Le fait que Iannis Boutaris se dise athée et favorable à la séparation de l'Église et de l'État n'y est pas étranger.

Outre la reconnaissance du passé juif, bien attesté par nombre d'historiens (Veinstein 1992 ; Benbassa 2014), le maire s'est attaqué à un autre tabou de l'histoire locale: celui de l'inscription de l'islam dans l'espace de la ville. Alors que les anciennes mosquées ont presque toutes

disparu¹³ et que la pratique de l'islam est strictement encadrée par des lois régissant le droit des minorités musulmanes en Grèce (Tsitsélikis, Christopoulou 1997 ; Vavasis 2007), Boutaris surprend, là encore, en offrant en 2013 aux musulmans de la ville d'utiliser l'ancienne mosquée Yeni Tsami¹⁴ (ill. 2) à l'occasion de la célébration de la fin du mois de ramadan, n'hésitant pas à donner de sa personne en accueillant lui-même des dizaines de touristes turcs sur le parvis de la mosquée¹⁵ en compagnie du consul de Turquie. Cette décision, dont le retentissement a dépassé les frontières nationales¹⁶, a donné lieu à des débats houleux alors que la question de l'édification de nouveaux lieux de culte musulmans renvoie aux pannes politiques récurrentes en matière de gestion de la diversité religieuse dans le pays¹⁷. Tout en soulignant que ces questions demeurent entre les mains du gou-

vernement et que cette solution n'est que provisoire, ce petit événement a permis au maire de poser une nouvelle fois publiquement la question de la pluralité religieuse à Thessalonique. Un an plus tard, lors d'une rencontre avec le ministre turc de la Santé, Boutaris surenchérit en affirmant sa honte qu'il n'y ait pas de mosquée en activité dans sa ville, mais aussi son intention d'y élever un musée des Arts islamiques en collaboration avec le musée Benaki d'Athènes¹⁸. Depuis plusieurs années déjà, l'ensemble de ces initiatives visant au rapprochement avec le voisin turc lui vaut autant l'attention des médias internationaux¹⁹ que les réactions ulcérées de certains cercles nationalistes, en Grèce comme ailleurs²⁰. Mais l'un des arguments opportunément avancés par le maire concerne cette fois-ci l'attractivité touristique de la ville: «La possibilité [de

célébrer la fin du ramadan] permettra une augmentation du tourisme dont notre économie a grandement besoin en cette période de crise²¹.»

L'argument de la reconnaissance de la diversité culturelle du passé salonicien (juif ou musulman) comme vecteur de développement touristique constitue dès lors l'une des lignes directrices de la politique culturelle et de communication de la ville. Le maire n'hésite d'ailleurs pas à présenter dans un grand journal international le fait que la ville possède «un long passé multiethnique [et que] depuis le xv^e siècle Juifs, Grecs, Turcs et Slaves vivaient ensemble sans interruption²²» comme un argument positif pour le développement du tourisme comme des affaires. Le 20 février 2012, un nouveau logo et une nouvelle devise consacrent cette politique en faisant la part belle



ill. 2 : Yeni Tzami de Thessalonique

à la diversité, au passé pluriel de la ville et à son caractère d'appel pour le tourisme international (ill. 3). Force est de constater que Thessalonique est le seul endroit de Grèce qui a vu augmenter son activité touristique pendant les années de crise : le nombre de visiteurs en provenance d'Israël aurait augmenté de 333 % depuis 2011²³, alors que les Turcs, en augmentation constante, dépasseraient en 2014 les 100 000 personnes, avec un pic de fréquentation durant la dernière semaine du ramadan. Sans que l'on puisse postuler de lien direct, incitation au tourisme et reformulation des discours sur le passé semblent ainsi se nourrir (ou se justifier) mutuellement dans la Thessalonique de Iannis Boutaris, dont la volonté de s'attaquer à certains des tabous les mieux ancrés dans la société locale trouve des traductions urbaines très concrètes.

Depuis plusieurs années, une rumeur lui prête ainsi l'intention de rebaptiser une rue de la ville au nom de Mustafa Kemal Atatürk et même de fonder un mémorial turc²⁴, ce qui provoque de vives réactions dans un pays qui associe le fondateur de la République turque à la « grande catastrophe » de 1922 qui, après la débâcle de l'expédition grecque d'Asie mineure, a conduit à l'expulsion de plusieurs centaines de milliers de Grecs et à la fin de la « Grande Idée » qui prévoyait la fondation d'un État grec sur les deux rives de la mer Égée. La rue en question abrite pourtant bien la maison où le père de la Turquie moderne a vu le jour en 1881, quelques décennies avant que Thessalonique ne devienne la métropole du nord de la Grèce, puis cette nouvelle ville aux « nombreuses histoires » que l'actuel maire appelle de ses vœux.



Thessaloniki
Many stories, one heart

ill. 3 : Logo de la ville de Thessalonique depuis 2012

Bibliographie

ATHIRIDIS Dimitris (2012), *One step ahead*, ZDF/ARTE, ERT, YLE, 132 min.

BENBASSA Esther, dir. (2014), *Salonique. Ville juive, ville ottomane, ville grecque*, CNRS Éd.

DALAKOGLOU Dimitris (2012), « Beyond spontaneity: crisis, violence and collective action in Athens », *City*, vol. 16, n° 5, p. 535-545.

DARQUES Régis (2000), *Salonique au XX^e siècle*, CNRS Éd.

DÉPRET Isabelle (2009), *Église orthodoxe et histoire en Grèce contemporaine. Versions officielles et controverses historiographiques*, L'Harmattan (Études grecques).

ELLINAS Antonis A. (2013), « The Rise of Golden Dawn: The New Face of the Far Right in Greece », *South European Society and Politics*, vol. 18, n° 4, p. 543-565.

LEWCOWICZ Bea (2000), « "After the War We Were All Together": Jewish Memories of Postwar Thessaloniki »,

dans Mark MAZOWER (dir.) *After the War Was Over: Reconstructing the Family, Nation, and State in Greece (1943-1960)*, Princeton University Press (Princeton modern Greek studies), p. 247-272.

MAZOWER Mark (2004), *Salonica, City of Ghosts*, Londres, Harper Perennial.

MAZOWER Mark (2012), «Diary», *London Review of Books*, vol. 34, n° 22, p. 43.

SINTÈS Pierre (2013), *Migrations, territoires et identités en Grèce. Expériences sociales de la mémoire en Méditerranée à l'heure de la mondialisation*, mémoire d'ha-

bilitation à diriger des recherches, Université Paris Diderot.

TSITSÉLIKIS Konstantinos, CHRISTOPOULOU Dimitris (1997), *To μειονοτικό φαινόμενο στην Ελλάδα* [Le phénomène minoritaire en Grèce], Athènes, Kritiki.

VAVASIS Alexandros (2007), *L'Altérité musulmane en Grèce: problèmes d'intégration et exclusion sociale des minoritaires de Thrace*, Institut européen de l'Université de Genève (Euryopa).

VEINSTEIN Gilles, dir. (1992), *Salonique 1850-1918. La «ville des Juifs» et le réveil des Balkans*, Autrement.

Notes

- 1 Il dirige avec un talent reconnu l'entreprise familiale de vins et spiritueux, et est connu comme le fondateur de l'influente association de protection de l'ours brun Arcturos.
- 2 Tout en étant considéré comme proche du PASOK, il est l'un des membres fondateurs du parti Drassi, d'inspiration libérale. Sa première élection, en 2010, avait été placée sous le signe de l'union de la gauche et du centre, et il y avait reçu l'appui des socialistes. Lors de sa seconde élection, en mai 2014, son positionnement sur l'échiquier politique n'a pas été modifié, mais, avec 58 % des suffrages (alors que son avance en 2010 n'avait été que de 300 voix), il semble bénéficier largement de l'onde électorale qui a porté quelque mois plus tard Syriza au pouvoir.
- 3 *Tribune de Genève*, 18 mai 2012. Avec sa boucle d'oreille, son franc-parler, son *storytelling* (il ne fait aucun mystère de son alcoolisme passé, ni des difficultés qui ont pu émailler sa vie familiale), Boutaris a construit son image publique sur une forme de sincérité qui n'exclut pas la stratégie politique et médiatique. Sa campagne de 2010 a d'ailleurs fait l'objet d'un film documentaire fort illustratif de l'articulation de sa vie privée avec sa vie publique (Athiridis 2012).
- 4 «Exclusive Interview with the Nonconformist Mayor of Thessaloniki, Mr. Yiannis Boutaris», *Consulate General of Romania in Thessaloniki*, <<http://salonic.mae.ro/en/local-news/875>>, cons. 29 avr. 2015.
- 5 Iannis BOUTARIS, discours du 9 nov. 2014, disponible dans son intégralité sur le site du Conseil central des communautés juives de Grèce: <http://www.kis.gr/files/SPEECH_BOUTARIS_NOV_9_2014.pdf>, cons. 9 mai 2015.
- 6 *Ibid.*
- 7 Le cimetière s'étendait sur 350 000 mètres carrés et abritait 300 000 tombes, dont certaines remontaient à la période romaine. Il allait de la rue Egnatia jusqu'à la colline des «40 églises» et flanquait tout le bord oriental de l'ancien site urbain, le coupant de ses extensions plus tardives.
- 8 Avec l'arrivée en 1923 des Grecs d'Asie mineure, orthodoxes et plus en conformité avec les canons de l'identité nationale de l'État grec moderne, les Juifs ne représentaient plus dans la ville que 23 % de la population en 1928, contre 59 % en 1913 (Darques 2000: 59-79).
- 9 Iannis BOUTARIS, discours cité.
- 10 *Ibid.*
- 11 Lors du premier conseil municipal de son second mandat, en août 2014, Iannis Boutaris a créé la sensation en portant une étoile jaune pour témoigner son émotion face à l'élection de conseillers municipaux néonazis à Thessalonique lors de ce scrutin.

- 12 Χαιρετισμός Μπουτάρη για την εκδήλωση «Ποτέ ξανά Θεσσαλονίκη-Αουσβιτς», 15 mars 2014, <<http://voria.gr/index.php?module=news&func=display&sid=171006>>, cons. 11 mai 2015.
- 13 La ville comptait pourtant un grand nombre de lieux de prière musulmans au moment de son intégration dans le territoire de la Grèce moderne en 1913, et les musulmans y ont constitué jusqu'au quart de la population de la ville (Darques 2000). La disparition de ces lieux de prière est largement consécutive au grand incendie de 1917 et au manque d'entretien des derniers édifices restant (Mazower 2004 : 36).
- 14 D'après les informations qui y étaient affichées en avril 2013, la Yeni Tzami (c'est-à-dire la «nouvelle mosquée», en turc), construite en 1902, était située dans un espace qui sera préservé de l'incendie de 1917, ce qui a assuré sa conservation jusqu'à nos jours. Après le rattachement de Thessalonique à la Grèce en 1913 et, surtout, l'échange de population de 1923, la mosquée est devenue un lieu d'accueil des réfugiés grecs d'Asie mineure, puis, à partir de 1925, le Musée archéologique de la ville, avant d'être transformée en 1963 en une salle de spectacle et d'exposition.
- 15 *Proto Thema*, 8 août 2013.
- 16 «Les musulmans prient pour la première fois dans une mosquée grecque», *Journal du musulman*, 13 mai 2013, <[http://journaldu musulman.fr/les-musulmans-prient-pour-la-premiere-fois-dans-une-mosquee-grecque/](http://journaldumusulman.fr/les-musulmans-prient-pour-la-premiere-fois-dans-une-mosquee-grecque/)>, cons. 26 avr. 2015.
- 17 Même si de nombreux musulmans se trouvent en Grèce depuis les années 1990, avec l'essor des flux migratoires en provenance des pays comme l'Albanie, l'Égypte et le Pakistan, les débats sur l'édification d'une mosquée à Athènes n'ont par exemple jamais abouti, même lors de l'organisation des Jeux olympiques en 2004, reléguant la pratique de l'islam à d'inconfortables solutions de fortune.
- 18 *Proto Thema*, 23 juil. 2014.
- 19 «Greek mayor to build Turkish memorial in Thessaloniki», *Hürriyet Daily News*, 19 nov. 2010, <<http://www.hurriyetdailynews.com/default.aspx?pageid=438&n=greek-mayor-to-build-turkish-memorial-in-thessaloniki-2010-11-19>>, cons. 26 avr. 2015.
- 20 À titre d'exemple, le forum *Macedonian Truth* du parti nationaliste macédonien VMRO, mobilisant par ailleurs des registres ethno-nationaux censés éclairer certains actes du maire de Thessalonique, dénonce pêle-mêle le «Valaque de Kru-shevo» qui ambitionnerait de faire construire une maison dans la ville d'origine de sa famille, et «Boutaris le Turc, le frère d'Atatürk», engagé dans un rapprochement avec «l'ennemi». *Macedonian Truth Forum*, 11 août 2012, <<http://www.macedoniantruth.org/forum/showthread.php?t=7088>>, cons. 26 avr. 2015.
- 21 *I Kathimérini*, 2 avr. 2013. Plus pragmatique encore, l'adjoint au tourisme, Spyros Pékas, rassure ses administrés en entonnant le même air : «Nous n'avons rien à craindre des visiteurs turcs ; ils n'apportent que des avantages et nous espérons qu'ils viendront encore plus nombreux» (*I Efimerida*, 30 juil. 2014).
- 22 «Yannis Boutaris: Greece's vision of hope», *The Telegraph*, 19 avr. 2013.
- 23 «Thessaloniki mayor hopes to attract Israeli tourists», *Jerusalem Post*, 2 oct. 2011, <<http://www.jpost.com/Jewish-World/Jewish-News/Thessaloniki-mayor-hopes-to-attract-Israeli-tourists>>, cons. 26 avr. 2015.
- 24 «Greek mayor to build Turkish memorial in Thessaloniki», *art. cit.*